

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures
du soir 46, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 59.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 839

Impreso en los Talleres de El Sotol

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20 or
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 00	6 00
Un an	10 00	12 00

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

Ne blaguez pas.

L'expression est triviale, mais il est des
gens avec qui on ne saurait trop l'être, et
telle quelle nous n'en saurions trouver qui
réponde mieux au sentiment des foules, en
présence des plaisants et audacieux éjacu-
lations politico-littéraires des organes collec-
tivistes.

Ne blaguez pas!... N'est-ce pas, en effet, la
seule réponse qu'on puisse faire, en la sou-
signant d'un haussement d'épaules, aux aimab-
les farces qui prétendent que l'opinion publi-
que se montre inconstante et versatile en répu-
diant aujourd'hui, comme plomb vil, la candi-
dature, naguère tenue pour or pur, de M.
Gomensoro?

Ils n'oublient qu'une chose, ces clowns
fantastiques, à savoir que si quel'un d'eux in-
constant et versatile en cette affaire, c'est le
chef reconnu de la collectivité tout d'abord,
lui qui, après avoir tout mis en œuvre, il y a
quatre ans, pour faire échouer toute candi-
dature populaire, y compris celle de M. Gomensoro,
s'est jeté dédaigneusement sur celle-ci,
dans le vain et fallacieux espoir de diviser ses
adversaires pour régner sur eux quelque
temps encore.

L'opinion publique, elle, n'a pas varié.
Elle reste fidèle au culte qu'elle a voué à M.
Gomensoro et jette volontiers un voile miséri-
cordieux sur des faiblesses ou des erreurs que
l'âge, à défaut d'autres raisons, suffirait à jus-
tifier.

Mais si respectueuse qu'elle soit de l'illus-
tre vieillard, du *great old man* qu'elle accla-
mait et à qui elle offrait naguère l'hommage
d'une manifestation si grandiose qu'elle en
prenait des airs d'apothéose, elle ne saurait
avoir les mêmes complaisances pour sa candi-
dature, alors que cette candidature s'est
transformée, par l'art scélérat d'un enchan-
tement moins bienfaisant que Merlin, et surtout
moins sage, en un instrument de collision
periluse, en stratagème de guerre déloyale.

Où, ne blaguez pas, messieurs! Et c'est
blaguez, savez-vous? que d'imputer à incons-
tance et versatilité répréhensibles, une évolu-
tion qui n'est due qu'à des craintes et au mé-
pris que vous inspirez.

Si la candidature de M. Gomensoro si fort
prise naguère, si justement considérée com-
me un gage de rénovation politique et d'hy-
giénisation administrative, est aujourd'hui
impopulaire, si nous l'exécrons au point de
brûler la divinité que nous adorions avec tou-
te la ferveur d'âmes sincères, c'est que vous
avez le don de souiller tout ce que vous tou-
chez, et, plus infortuné encore que Midas, de
changer en limon tout ce qui tombe sous vos
pattes.

Ne blaguez pas!... Derrière la figure, tou-
jours vénérable, de Gomensoro, on aperçoit
mal cachée par un rideau d'intrigues, la face
grimée d'un odieux Méphisto. Ne blaguez
pas! Si nous repoussons un vieillard univer-
sellement estimé, c'est que cet homme
indépendant et désintéressé ne saurait
plus se résigner à faire le jeu du politique né-
faste et justement décrié à qui vous réservez,
en vos calculs impies, sa prochaine suc-
cession, dont vous sauriez bien avouer
l'heure en abreuvant d'amertumes et de
dégoûts la cœur honnête de votre élu, l'âme
ingénue de votre victime.

Ne blaguez pas! N'ajoutez pas ce sacrilège
nouveau à vos vilénies anciennes.
Le pays n'est pas d'humeur à le supporter.

Une leçon de français

M. Robert Charlie donne plaisamment, dans
la *République Française* une leçon de fran-
çais au vieux soldat de Frederichsue, à pro-
pos de son interview, qui a fait son tour
d'Europe, sur l'alliance franco-russe.

«Le terme «nation alliée» a-t-il dit avec une
assurance un peu comique, n'équivaut pas du
tout à «alliance»; ces mots peuvent être une
simple amabilité servant à renforcer le sens
de «nations amies», terme qui n'engage pas
beaucoup celui qui s'en sert.

On bien les ans ont fait oublier à M. de Bis-
marck le sens des mots d'une langue qu'il
paraissait cependant posséder assez complé-

tement, — ou bien il s'est moqué de son inter-
locuteur; — dans tous les cas, on conviendra
qu'il y a pour un Allemand, quelque ridicule à
vouloir enseigner leur langue aux Français eux-
mêmes.

Libre à M. de Bismarck d'oublier ou d'igno-
rer qu'«allié» est le participe d'«allier»
comme «alliance» en est le substantif; mais
nous avons pour l'interprétation du mot des
autorités un peu plus hautes que celle de l'an-
cien étudiant d'Heidelberg.

Quand on parle des Etats, des peuples, dit
un certain Littré, dont M. de Bismarck n'est
pas sans avoir entendu parler, «allié» veut
dire: «uni par des traités» et il ajoute comme
exemple: «Ces deux nations sont alliées».

M. de Bismarck a-t-il la prétention d'en sa-
voir, en français, plus long que l'illustre au-
teur du plus parfait de nos dictionnaires?

En réalité, du reste, il sait si bien à quel
s'en tenir qu'il laisse tout de suite passer le
bout de l'oreille: il ne fait semblant de douter
de l'existence du traité que pour en provoquer
la publication, et la preuve c'est qu'il ajoute
doucement:

«Il faudrait connaître les clauses du traité
pour estimer ce qu'il vaut et jusqu'où il va.»

Autour de Dreyfus

L'ENQUÊTE

Nous tenons d'une source autorisée que le
secret a été rigoureusement recommandé à
toutes les personnes qui ont été ou doivent
être entendues par le général de Pellieux. La
moindre indiscretion venant d'un officier,
par exemple, serait pour son auteur connu,
l'objet d'une peine disciplinaire des plus gra-
ves. Les jours d'arrêt pleuraient sur lui d'un
comme grêle. Pendant que le général de Pel-
lieux procédait à l'audition des témoins, un
officier du gouvernement militaire dénonçait,
en présence du lieutenant-colonel Picquart,
les papiers ou documents saisis rue Yvon Vil-
larceau.

«Suivant des indications auxquelles nous
accordons créance, mais que, néanmoins,
nous reproduisons sous toutes réserves, voici
quel serait le sens des déclarations faites par
le colonel Picquart au général de Pellieux:

«Quand le colonel Picquart fut placé à la
tête du service des renseignements, au mini-
stère de la guerre, après la retraite du colo-
nel Sandher, sous lequel ouït lieu la condam-
nation de Dreyfus, il n'aurait pas tardé à
constater que les «fuites» continuaient et
qu'elles n'étaient le fait d'aucun des officiers
de l'état-major; elles étaient imputables à un
agent du service extérieur, auquel on connais-
sait déjà des intelligences suspectes en Alle-
magne, en Hongrie, à Bruxelles, et que l'on
supposait de travailler pour diverses puis-
sances étrangères, eu même temps que pour
la France.

«C'est à ce moment que des doutes sur la
culpabilité de Dreyfus auraient commencé à
pénétrer dans l'esprit du colonel Picquart.
Continuant son enquête sur les données déjà
recueillies, il aurait confirmé ses premières
suppositions par la comparaison de plusieurs
écritures et acquis ainsi la certitude que le
bordereau et la fameuse pièce où il était
question de D... provenaient du même
main. Il en aurait conclu, dès lors, qu'elles
avaient été fabriquées dans le but de faciliter
une escroquerie, à laquelle mo des person-
nalités actuellement mises en cause ne serait
pas étrangère.

«A ce propos, il aurait déclaré, aujour-
d'hui, au général de Pellieux qu'en raison de
leur nature et de leur origine, ces deux pié-
ces ne pouvaient à aucun moment avoir exci-
té les susceptibilités d'un gouvernement étran-
ger. Il aurait ajouté que, dans la pensée, c'est
le même individu qui, après avoir livré Drey-
fus au gouvernement français, aurait livré le
commandant Esterhazy au «syndicat» Drey-
fus.

«Après avoir groupé tous les faits que nous
venons d'exposer sommairement, le colonel
Picquart en aurait informé un de ses supé-

rieurs hiérarchiques qui aurait coupé court à
sa communication en lui répondant que la
somme des doutes qui en pouvaient résulter
ne fournissait pas l'équivalent des certitudes
que l'on possédait pour établir la culpabilité
de Dreyfus.

«Il se serait alors résigné à l'auscultation et la
crainte du noir au service des renseigne-
ments aurait, pour une bonne part, contribué
à sa détermination.

«Quelques temps après probablement parce
qu'il ne s'était pas assez rigoureusement con-
damné au silence, il fut pris contre lui une
mesure qui ressemblait fort à une disgrâce,
mais sans autre portée que celle d'un rappel
au respect des règlements militaires.

«Interrogé sur un point spécial qui n'a pas
été une de moindres charges contre Dreyfus,
le colonel Picquart aurait reconnu que des
officiers en mission à l'étranger auraient été
découverts dans des conditions qui donnaient
à craindre que des indications à leur sujet ne
fussent venues de Paris. Il inclinait, toute-
fois, à croire, de ce chef, moins à une trahison
réellement préméditée qu'à des propos impru-
dents, à des indiscretions coupables et méritant
une sévère répression, plus sévère que
celle infligée à tel officier dont il aurait cité le
nom et qui, pour tout châtier, aurait été
envoyé en un poste dangereux du Tonkin ou
de Madagascar.

«Le colonel Picquart aurait été interrogé
sous la foi du serment, l'enquête du général
de Pellieux étant actuellement transformée en
instruction.

«Un échange de correspondances aurait
lieu au sujet de l'affaire Dreyfus entre le
colonel Picquart et un de ses supérieurs hié-
rarchiques. Dans une lettre de ce dernier qui se-
rait publiée demain, dit-on, par le *Journal*,
qui mène le plus ardemment la campagne de
révision, se trouveraient certaines phrases
qui pourraient être interprétées comme ad-
mettant l'hypothèse de l'innocence de Dreyfus.

L'enquête du général de Pellieux, inter-
rompue par l'heure solennelle du déjeuner, a
repris dans l'après-midi. Le commandant Es-
terhazy est venu de nouveau à la place et,
pendant toute la journée, un va-et-vient in-
terminable s'est produit. De nombreux té-
moins ont été entendus par le général de Pel-
lieux. La plupart avaient l'apparence d'offi-
ciers en civil. Beaucoup, interrogés à leur
sortie, n'ont pas caché qu'ils avaient été con-
voqués en sujet de cette affaire, mais aucun
n'a voulu dire quoi que ce soit sur ce qu'il
s'était passé. Nous croyons savoir que par-
mi ces témoins se trouvaient plusieurs offi-
ciers appartenant à la garnison de Rouen.

Le général Pellieux a continué son enquête
pendant toute la journée. Des personnes bien
informées affirment à la presse que si le colo-
nel Picquart n'est pas en état d'arrestation, il
est tout au moins gardé à vue et constant
que l'on a trouvé le moyen de créer, à cet of-
ficier supérieur une situation toute spéciale,
non captif, mais point libre. Remarquons que
le commandant Esterhazy peut communiquer
avec qui que ce soit tandis qu'au contraire,
il est impossible à n'importe lequel de nos con-
frères d'approcher le lieutenant-colonel Pic-
quart.

DECLARATION IMPORTANTE

«Nous avons dit que M. l'abbé Gayraud,
dans les couloirs de la Chambre, laissait en-
tendre que M. Mathieu Dreyfus serait allé
trouver, lors de l'arrestation de son frère, le
colonel Sandher, alors chef du service des
renseignements au ministère de la guerre, et
lui aurait proposé 200,000 francs pour étouf-
fer l'affaire.

«M. Mathieu Dreyfus ayant démenti cette
information, nous avons tenté à nous assurer
à la source même de ce bruit de ce qu'il avait
dit. Nous sommes allés trouver Mme. San-
dher, la veuve du colonel mis en cause et voi-
ci les déclarations qu'elle a bien voulu nous
faire.

«J'ignore qui a pu rapporter ce bruit.
Mon mari est, en effet, à s'occuper spéciale-
ment de l'affaire Dreyfus, et, souvent, il ne
m'a pas caché combien il avait hâte que cette
affaire fût terminée. Il ne cessait de répéter
qu'il était absolument convaincu de l'entière

manche. Mais Fonségue le préint, lui dit avec
vivacité:

«Non, non, monsieur l'abbé, je vous ré-
pète que je refuse de prendre sur moi une
telle infraction à nos règlements. Il y a eu rap-
port, et il y a chose jugée. Comment voulez-
vous que je puisse passer outre?

«Monsieur, dit doucement le préint, il
s'agit d'un vieillard qui a fait, qui a fait
et qui va mourir, si l'on ne vient pas à son
secours.

D'un geste désespéré, le directeur du *Glo-
be* sembla prendre les murs à témoin qu'il
n'y pouvait rien. Sans doute craignait-il
quelque mauvais histoire pour son journal,
ou il avait abusé de l'œuvre des Invalides du
travail, comme arme électorale. Peut-être au-
sai la terreur secrète où la séance venait de le
jeter, lui durcissait-elle le cœur.

«Je ne puis rien, je ne puis rien... Mais,
naturellement, je ne demande pas mieux
que vous me assistiez forcer la main par ces da-
mes du comité. Vous avez déjà madame la
baronne Duvalard, ayez-en d'autres.

Résolu à lutter jusqu'au bout, Pierre vit la
suprême tentative.

«Je connais madame la comtesse de Quin-
sac, je puis aller la voir tout de suite.

«C'est cela! excellent, la comtesse de Quin-
sac! Prenez une voiture et allez voir aussi
madame la princesse de Haran. Elle se remue
beaucoup, elle devient très influente... Ayez
l'approbation de ces dames, retournez chez la
baronne à sept heures, obtenez d'elle une let-
tre qui me couvre, et venez alors me trouver
au journal. A neuf heures, votre homme con-
chera à l'Asile.

Il mettait, maintenant, une sorte de ron-

culpabilité du capitaine Dreyfus et souvent il
manifestait son indignation que la loi n'ait pas
permis d'être plus rigoureux pour le coupable.

«Comme nous demandons à Mme Sandher
des explications catégoriques sur le motif qui
fait l'objet de notre visite. Elle nous répond:
«Ces gens-là sont capables de tout.» Nous in-
sistons, mais Mme Sandher s'en tient à ces dé-
clarations.

«Ajoutons que Mme Sandher nous a fait les
déclarations que nous enregistrons avec une
énergie de ton qui nous a beaucoup frappé.»

CHASSE NOUVELLE ET MIRIFIQUE

La dernière fois que je fus à Taillefontaine
— par gai soleil et clair gelée — ce ne fut pas
pour perdre mon temps comme on pourrait
le croire, — car en suivant la sente traversière,
je fis la rencontre d'un assez bizarre équi-
page.

A savoir, un grand hère barbu vêtu de peau
de bique, coiffé de loutre et botté formidable-
ment. Il avait au bec une petite pipe
courtaude et gazouillante, en bandoulière une
long fusil de Kabyle. Une bretelle, en outre
lui tenait au corps, à l'aide de laquelle il tra-
vailait par terres labourées le carrosse minus-
cule et drolet d'un vieux cul-de-jatte égale-
ment habillé à l'instar de sir Robinson
Crusoe.

Ah! quel plaisir! La petite voiture dansait
sur les moites dures ainsi qu'un canot à la
crête des vagues, et c'était pur miracle qu'elle
ne chavirât pas!

Comme je m'approchais un brin, cet étrange
arroi s'arrêta.

«Hé! Hé! cria le vieux cul-de-jatte, voici
la bonne place! C'est le moment de rir et de
s'amuser! Hé! Hé!

M'ayant aperçu, il agita en tous sens sa
grosse tête d'oiseau momifié et grogna trois
ou quatre fois, — ce qui, sans doute, était sa
façon de souhaiter le bonjour aux pâles voya-
geurs de mon espèce.

A quel je répondis par une exclamation plus
sonore: «Bon temps, camarade!»

«Oui, oui... bon temps! répondit le vieux
il me semble que je retrouve mes jambes de
quinze ans.

Cette facétie le fit glousser un instant; puis
il reprit, désignant le grand diable à la car-
bine:

«Voici mon fils, monsieur, mon propre
fils! et, par ma foi, c'est le plus enragé bougre
de sale entêté qu'on puisse trouver à cinquante
lieues à la ronde! Un tireur... monsieur! un
tireur sans pareil et... le croiriez-vous? —
il a fallu que je me fache pour le décider à
venir abattre quelques alouettes dans ce champ!

«Parline! fit l'autre, croyez-vous bon-
nement, vieille mule que vous êtes (et, par pa-
rethèse, c'est un drôle de métier pour une
mule que de se faire ainsi charrier par sa gé-
nitrice)! croyez-vous bonnement que les alouet-
tes vont se donner rendez-vous au bout de
mon miroir, tant pis pour vous! nous ne tue-
rons rien!

«Ne l'ai-je pas dit, glapit le vieux, que j'a-
vais mon idée?

Il se tourna vers moi, et, gesticulant com-
me un moulin à vent:

«J'ai mon idée, monsieur! Comprenez-
vous que ce maudit bougre n'en veuille rien
entendre? C'est un peu fort! Qu'est-il besoin
de miroir, quand on a son idée?... Je dis,
moi, que toutes les alouettes du district sont
à nous, et qu'il n'en restera pas une seule
pour porter la nouvelle du massacre dans les
contrées voisines. Voilà ce que je dis! Et j'a-
oute: Aimez-vous les alouettes, monsieur,
avec une petite camisole de lard sur la poi-
trine? Si vous les goûtez ainsi, je vous en ré-
serve trois douzaines pour votre part. Trois dou-
zaines, pas une de moins, au souper de ce
soir, chez moi.

Ceci dit, il nous fit signe de nous éloigner
et nous obtempérâmes à son désir.

Aussitôt, il enleva son bonnet de fourrure
et mit au jour un crâne si chauve, si poli, si
luisant que je fus aux trois quarts ébloui, et
que je regrettais de n'avoir pas apporté des
lunettes bleues.

deur joyeuse, n'ayant plus l'air de douter du
succès, du moment qu'il ne risquait plus de
se compromettre. Le préint fut repris d'un
grand espoir.

«Ah! monsieur, je vous remercie, c'est
une œuvre de salut que vous allez faire.

«Mais vous pensez bien que je ne deman-
de pas mieux. Si nous pouvions, d'un mot,
guérir la misère, empêcher la faim et la soif...
Dépêchez-vous, vous n'avez pas un minute
à perdre.

Ils se serrèrent la main, et Pierre se hâta
de sortir. Ce n'était point chose facile, les grou-
pes avaient grandi, les colères et les angoi-
ses de la séance résonnaient là, en un tumulte
trouble, de même qu'une pierre jetée au mi-
lieu d'une mare remue la vase du fond, fait
remonter à la surface les décompositions
cachées.

Il dut jouer des coudes, s'ouvrir un passa-
ge à travers de cette cohue, de la fâchait
frissonnante des uns, de l'audace isolante des
autres, des tares salissantes du plus grand
nombre, dans l'inévitable congestion du mi-
lieu. Mais il emportait un nouvel espoir, et
il lui semblait que s'il saurait ce jour-là une
vie, s'il faisait un heureux, ce serait le com-
mencement du rachat, un peu de pardon sur
les sottises et sur les fautes de ce monde po-
littique, égoïste et dévorant.

Dans le vestibule, un dernier incident ar-
rêta Pierre une minute encore. Il y régnait
une émotion, à la suite d'une querelle entre
un homme et un huissier, qui l'avait empêché
d'entrer, après avoir constaté que la carte
qu'il présentait était une carte ancienne et
dont on avait gratté la date.

L'homme, d'abord brutal, n'avait pas in-

Oh! l'émouvant petit crâne! le soleil guil-
leret se mit à jouer là-dessus comme sur une
boule de cristal — et les alouettes d'accourir,
d'accourir...

Ah! les folles! jamais elles ne s'étaient mi-
rées à plus joli miroir. — jamais, de leur pau-
vre petite vie volante et voltigeante!

Elles arrivaient de tous les côtés à la fois,
et si brèvement que c'était merveille de les
voir!

Libre à vous de ne rien croire à ces choses
extraordinaires, mais, aussi vrai que me voi-
là, le grand poilu, grâce au crâne miroitant
de son père, abattit, en moins d'une heure,
cent soixante quinze oiseaux, dont il gonfla
gaiement son havre sac.

Ils furent plumés par douze servantes ac-
cortées et mangées par nous dans la maison du
vieillard apode, avec accompagnement de vins
savoureux.

Et, lorsque le moment fut venu d'aller dor-
mir, qui fut à sa chambre conduit par la plus
jolie de ces demoiselles? Ce fut votre tout do-
né serviteur! — Et qui souffla la chandelle?
Ce fut le vent! — Et qui empêcha la petite ser-
vante de regarder son propre réduit? — Ah! Ah!
Ah! si vous le demandez!

«Trente-six alouettes!» avait dit le vieux.
Mais il n'avait pas compté celle-là, la meilleu-
re de toutes, — laquelle fut également prise
sans miroir!

George Aurioi.

NE JOUEZ PAS AVEC L'INCONNU

Le peintre R... qui eut jadis un si grand
succès, au Salon avec son tableau assyrien, a
passé l'été dans les Pyrénées. Naturellement
il a fait toutes les excursions classiques: Lour-
des, Argelès, Pierrefitte, Gavarnie, Luchon.

C'est en allant, en berline de Bagneres de
Bigorre à Luchon qu'est arrivée à R... une
aventure où son amour-propre eut légèrement à
souffrir.

Disons d'abord qu'il est adroit à tous les
exercices du corps. Il boxe comme Charle-
mont, tire mieux que Joseph Renard, prati-
que la savate aussi bien que Georges Bourdon
qui pédale enfin à rendre jaloux notre ami
Gerges Boulai.

Parmi les voyageurs entassés dans la ber-
line se trouvait un bon gros bonhomme à
l'aspect plaisant, auquel R... a joué un tour à
sa façon.

Il lui dit donc, à brûle-reston:
«Voyez-vous ce fossé, en face, je vais le
sauter. Si vous en faites autant, je vous paye à
déjeuner, tout à l'heure.

Et R..., joignant l'action à la parole, com-
me s'exprimerait M. Jules Mary, franchit le
fossé d'un bond sûr.

L'inconnu se leva lourdement, prit son élan,
et sauta à son tour.

Le peintre était ébahi.

«Vous me donnerez bien une revanche,
n'est-ce pas?» demanda-t-il.

«Quand vous voudrez, répondit le gros
bourgeois, qui avait l'air rompu.

Après le déjeuner, on remonta en voiture.
Une heure après, nouveau fossé, bien plus
large que le premier R... le sauta non sans
difficulté. Cette fois il avait un fin sourire,
car il espérait bien que le gros lourdard ne
pourrait l'imiter. Mais le gros lourdard l'imita
encore une fois, et sauta l'obstacle.

Le soir, après dîner, l'inconnu qui venait
de se faire régaler encore, dit au peintre, en
se levant de table:

«Vous allez sans doute à Paris?

«Parfaitement! Mais pourquoi?

«C'est parce que je serai très heureux de
vous voir assister à mes débuts.

«Comment, à vos débuts?

«Oui, je suis engagé comme clown au
Nouveau-Cirque.

«Un trait en Russie.

«Le *Scolo* public l'information suivante,
qu'on lui télégraphie de Saint-Petersbourg, et
dont nous lui laissons la responsabilité:

Le colonel d'état-major Masséguin, qui avait
vendu à l'Autriche les plans de défense de la
frontière polonoise, a été fusillé, hier, dans la
forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Sa fem-
me et sa fille, qui avaient porté à Vienne les
documents vendus par le traître, ont été con-
damnées à la déportation perpétuelle en Si-
bérie.

«Messieurs les sociétaires sont informés que
l'Assemblée Spéciale prévue par l'article 100
des Statuts ayant trait aux élections du Con-
seil d'Administration pour l'exercice en cours,
aura lieu Dimanche prochain, 23 courant!

Le scrutin sera ouvert de 1 heure à 3 de
l'après-midi.

Le conseil d'Administration.

«Elle le fit taire d'un nouveau geste, avec
un triste sourire. Et le silence retomba, pas
un bruit ne venait de la rue, dans ce sombre
rez-de-chaussée, au fond de la cour d'un
vieux hôtel, situé rue Saint-Dominique, pres-
que à l'angle de la rue de Bourgogne.

Le marquis était un vieillard de soixante-
cinq ans, de neuf ans plus âgé que la com-
tesse. Petit et sec, il avait pourtant grand air
avec sa face rasée; aux profondes rides cor-
rectes.

Il appartenait à une des plus antiques fami-
lies de France, et il restait un des derniers lé-
gitimistes sans espoir, très pur, très haut,
gardant sa foi à la monarchie morte, dans
l'écroulement de tout. Sa fortune, estimée en-
core à des millions, se trouvait comme im-
mobilisée, par son refus de la faire fructi-
fier, en la mettant au service des travaux
du siècle. Et l'on saurait qu'il avait aimé dis-
crètement la comtesse, du vivant même de M.
de Quinsac, et qu'il s'était offert, après la
mort de celui-ci, lorsque la veuve, âgée au-
plus de quarante ans, était venue se réfugier
dans cet humide rez-de-chaussée, avec une
quinzaine de mille francs de rente, sauvés à
grand peine. Mais elle adorait son fils Gérard,
alors dans sa dixième année, d'une santé dé-
licate. Elle lui avait tout sacrifié, par une sor-
te de pudeur de mère, par

